UN

ACTE DE DÉSESPOIR

PAR

MÉRY

QUÉBEC

J. N. DUQUET & Cie., ÉDITEURS

1865

Imprimerie du CANADIEN
21, rue la Montagne, Basse-Ville

UN ACTE DE DÉSESPOIR

I

Au traité de paix de 1824, tous les prisonniers français qui se trouvaient à bord du ponton de Kingstown, en Irlande, furent rendus à la liberté. Presque tous traversèrent le lendemain de leur délivrance, le canal Saint-Georges, pour regagner la France. Dans le petit nombre de ceux qui ne témoignèrent pas le même empressement à revoir la patrie, Dublin a conservé les noms des enseignes Célestin et Xavier : c'étaient deux orphelins qui, par leur naissance, appartenaient plutôt à la mer qu'à la terre, et qui n'ayant rien dans leurs souvenirs, ni caresses maternelles, ni clocher de village, ni fiançailles suspendues par la conscription, trouvèrent que Dublin était une ville qui méritait comme une autre d'être habitée, et ils ré-

solurent de se fixer, du moins provisoirement, dans cette magnifique et hospitalière cité.

Il y avait d'ailleurs une raison majeure qui les portait à fonder un modeste établissement à Dublin. Dans leur longue captivité, ils mettaient à profit un très-remarquable talent d'artiste, en fine menuiserie ; ils avaient fait un musée complet à pièces détachées, représentant chacun quelque point de vue à portée de leur bagne flottant ; et certes, le hasard de leur position les servit à souhait, car le travail des hommes et de la nature à prodigué des prespectives superbes à Kingstown et Dublin, jusqu'au promontoire de Howth-Hill.

Nos deux marins croyaient avoir une fortune à exploiter en montrant ce musée à la capitale de l'Irlande et surtout en provoquant la politique munificence de quelque riche lord qui achèterait ce beau travail à un prix énorme. Célestin et Xavier n'avaient pas un *schilling* en poche ; mais ils n'auraient pas vendu leur musée pour vingt mille livres sterling : dans leur amour-propre d'auteurs, ils estimaient leur travail quatre fois cette valeur, au moins.

Ils louèrent une chambre d'entresol sur la place de *Christ-Church*, et placardèrent cette enseigne.

GREAT ATTRACTION !
VENEZ VOIR

TOUTES LES MERVEILLES DE LA RADE ET DE LA VILLE DE DUBLIN !

CETTE FLEUR DE LA TERRE, CETTE PERLE DE LA MER ! UN SCHILLING LE BILLET.

La foule ne manque jamais aux exhibitions en Angleterre ; c'est un pays rempli de gens qui ne demandent pas mieux que d'échanger un schilling contre une émotion de deux minutes : les recettes étaient superbes. Célestin et Xavier faisaient des rêves d'or ; en huit jours ils avaient déjà dans leur coffre cent livres sterling en billets de cinq livres, menue monnaie des *bank-notes*. Ils se voyaient millionnaires au bout de l'an, car leur plan était d'exploiter toutes les grandes villes de l'Angleterre, et de rentrer en France avec une chaise de poste et deux laquais.

Hasard ou haine détruisit en un clin d'œil ces beaux projets.

Un incendie dévora le musée de Célestin et de Xavier : eux-mêmes faillirent perdre la vie en essayant d'arracher aux flammes leur fortune, hélas ! trop combustible. La mode des assurances contre l'incendie était encore, à cette époque, à peu près inconnue à Dublin. D'ailleurs

nos deux marins n'auraient pas songé à prendre cette précaution.

Ils perdirent tout même leurs cent livres en billets de banque ; à peine si leur house renfermait deux ou trois *sovverain* et quelques *couronnes* : c'était du pain pour quinze jours.

Kean et Kemble se sont bien souvent tordus de désespoir devant le public anglais ; mais la pantomime désolante de ces deux acteurs fut vaincue par les conclusions de nos deux pauvres marins. Dès qu'une parole put arriver aux lèvres cadavéreuses de Célestin, il s'écria :

—Tonnerre de sort ! (il était de Marseille) faut-il avoir été maudits au berceau ! Nous sautons, sur *l'Orient* à Aboukir, on nous pêche et on nous envoie aux galères de Plymouth ! bien ! Nous échappons. A Trafalgar, on nous coule bas avec *l'infernal !* on nous repêche et on nous envoie à Kingstown ! encore mieux ! Nous ramons dix ans sur les pontons, nous faisons vingt chefs-d'œuvre avec nos doigts, nos dents et du mauvais bois avarié ; cette fois nous touchons à la fortune. Voilà que l'enfer nous envoie un échantillon de ses chaudières et nous brûle vifs ! Malédiction !

En parlant ainsi, Célestin traversait le pont de Saint-Stephens ; sous ses pieds grondait la rivière de Liffey, que la fonte

des neiges avait considérablement grossie. Le marin lança un coup d'œil d'à-plomb sur les eaux jaunâtres et torrentielles, et le même regard fatal rebondit sur le visage de Xavier.

—Je te comprends ! dit Xavier ; nous sommes destinés à périr dans l'eau douce. Embrassons-nous, et ainsi soit-il.

—Que je sois damné si je recule ! dit Célestin.

Et il s'élanca sur le parapet de *Stephens-Bridge*. Xavier fit le même bond. Ils croisèrent fortement les bras sur la poitrine, comme pour s'expliquer à eux-mêmes l'énergique résolution de ne pas nager comme de francs loups de mer qu'ils étaient, et ils se précipitèrent tête première dans la Liffey.

Le bruit affreux que fit cette double chute de deux grands corps réveilla en sursaut une meute de chiens de Terre-Neuve, qui depuis fort peu de temps avaient commencé leur service à la tête du pont. Lord O'Calligham, célèbre philanthrope Irlandais, était le fondateur de ce corps de garde de chiens sauveurs, et ce jour-là précisément la meute terre neuvienne faisait son début. Les agiles animaux arrivèrent au fond de la Liffey en même temps que Célestin et Xavier. Les deux marins se sentirent saisi aux basques de leurs habits par des gueules vigoureu-

ses; mais, comme leur projet de suicide était irrévocable, ils luttèrent contre leurs sauveurs avec une incroyable énergie. Hommes et chiens remontèrent subitement à la surface des eaux; la rivière écumait sous ces convulsions précipitées de pattes, de bras et de pieds. Déjà deux chiens, plus exercés au sauvetage que les autres et plus acharnés sur les deux marins, allaient porter la peine de leur zèle et n'exhalaient plus de leurs gosiers que des cris étouffés semblables à ceux de l'agonie, car ils avaient avalé plus d'eau bourbeuse qui n'en faut à dix chrétiens pour se noyer, lorsque Célestin et Xavier, touchés subitement de compassion en faveur de ces deux pauvres bêtes agonisantes, les entraînèrent avec eux à la nage vers la rive de la Liffey et les sauvèrent de la mort.

Eux aussi se sauvèrent du même coup, par mégarde et sans le vouloir. La foule accourue, témoin de cette scène, donna son admiration aux chiens et sa pitié aux deux marins. Le shériff Edmund Tacker, vieillard de soixante et dix ans, fit un petit discours de circonstance aux étrangers sauvés des eaux, et les conduisit processionnellement à l'église catholique de Saint-Patrick.

Célestin et Xavier jouissaient du bénéfice d'une seconde vie. Ils étaient morts

une fois et ils ressuscitaient. Ces deux Lazares de la marine française avaient acquis à Dublin, surtout parmi le peuple, une juste célébrité, à cause de leur suicide avorté qui annonçait en eux un rare courage et une énergique organisation. Cette illustration, conquise dans les eaux de la Liffey, était pourtant assez stérile pour eux ; elle ne leur rendait ni leur beau musée brûlé, ni la grande fortune qui était au bout de cent exhibitions. Le shériff leur avait dit :

—Travaillez, mes enfants, gagnez votre pain, et vous retrouverez encore le bonheur.

Au fond, le shériff avait raison. A l'âge de trente ans, dans quelque position que ce soit, il y a toujours du pain au bout de deux bras. Mais Célestin et Xavier s'étaient placés, par un raisonnement faux, en dehors du devoir commun. Ils souffraient et travaillaient depuis l'âge de dix ans ; ils s'étaient énervés dans l'immobilité nonchalante du ponton ; les chefs-d'œuvre sortis de la pointe de leurs doigts n'avaient pu donner aucune énergie à leurs muscules ; ce travail de broderie les avait, au contraire efféminés et rendus impropres aux ouvrages virils. Ensuite, ils étaient arrivés, en marchant de la conjecture à la conviction, à se persuader que l'incendie de leur musée n'était pas un

événement de hasard, mais un crime combiné par jalousie ou vengeance au préjudice de deux Français : de sorte qu'ils croyaient voir leur incendiaire ennemi dans chaque passant. Ces deux malheureux, après avoir jeté une fois leur vie au fond de la Liffey, et croyant n'avoir plus aucun devoir à remplir sur la terre, et aucune punition humaine à redouter, combinèrent un plan infernal contre cette ville de Dublin qui les avait tués par l'eau et le feu.

—Ecoute, Xavier, disait Célestin ; j'ai entendu conter à bord, dans mon enfance, l'histoire de M. Roux, négociant de Marseille. M. Roux avait à se plaindre des Anglais, comme nous. C'était un riche particulier qui prêtait de l'argent à Louis XVI ; il ne connaissait pas sa fortune ; il aurait mis, pendant un quart d'heure, des zéros à la suite d'un 1, sans donner le compte de ses richesses. Il avait une flotte de vingt vaisseaux marchands et je ne sais combien de corsaires. M. Roux, voyant que Louis XVI restait tranquille, déclara la guerre, lui Roux, au roi de la Grande-Bretagne. Sa lettre, qui annonçait les hostillités, commençait ainsi Moi Roux Ier, a Georges III. C'était en règle Roux Ier commença par faire beaucoup de de mal aux Anglais ; mais le roi d'Espagne et Louis XVI intervinrent entre les

deux puissances belligérantes, et le traité de paix fut signé.

—Je connaissais cette histoire, dit Xavier, voyons où cette histoire doit-elle nous mener.

—Tu ne le comprends pas, mon ami?

—Parle toujours, mon Provençal.

—Eh bien! nous allons faire comme mon compatriote Roux 1er. Nous déclarons la guerre à Dublin.

—Déclarons.

—Nous avons un antécédant; notre position est meilleure que celle de Roux 1er; nous sommes dans le cœur de notre ennemi.

—Dans ses entrailles.

—Et si notre ennemi nous refuse nos contributions de guerre, nous le faisons sauter comme il nous a fait sauter à Aboukir; cela est juste, Xavier, n'est-ce pas?

—Célestin, du premier coup j'ai approuvé ton plan, hier quand tu me l'as indiqué sans développement...

—Je te le développerai. Xavier...

—Moi, pour y mettre quelque chose, je réduis ce plan à sa véritable expression en le moralisant. Nous louons, dis-tu, un premier étage à *Sakeville-street*.

—Oui....

—Bien! nous montons le vaisseau le *Sakeville* et nous allons nous battre contre

le vaisseau le *Dublin*. Ce sera un combat naval sur terre.

—C'est cela.

—A quand donc la déclaration des hostilités, Célestin ?

—Quand nos batteries seront prêtes...A demain.

—Oui, à demain : je brûle de faire mon quart à bord du *Sakeville*, à l'ancre entre deux maisons ; je crains d'avoir le mal de terre ; je n'ai jamais navigué sur le continent. As-tu le pied terrestre, toi ?

—Xavier, on s'habitue à tout, quand on est mort une fois dans sa vie comme nous deux. Écoute, tu as approuvé mon plan, il faut le résumer en quelques mots.

—Avec nos achats faits en détail, çà et là, dans Dublin, nous avons un baril de poudre anglaise, première qualité ; voilà la base de notre affaire.

Nous avons loué un premier étage à *Sakeville-Street* entre les bureaux de la poste et la belle manufacture de Richard Schwab ; c'est une position superbe ; nous tenons le centre du plus riche quartier de Dublin ; nous sommes en mesure d'incendier toute la correspondance de l'Irlande, quelques millions d'étoffes, et tout *Sakeville Street* par ricochet, corps et biens.

La nuit de demain, nous affichons aux

quatre coins de Dublin un placard ainsi conçu ; il est adressé AUX HABITANTS :

« Les deux marins noyés et sauvés de « la Liffey déclarent la guerre à la ville « de Dublin.

« Ils sont logés *Sakeville-Street*, 27, entre « *Post-Office* et la manufacture de Richard « Schwab.

« Le plancher de leur chambre contient « un baril de deux cents livres de poudre, « prêt à sauter dans les cas suivants :

« 1° Si les hommes de police font la « moindre tentative pour entrer dans la « chambre à poudre.

« 2° Si l'on arrête l'un des deux marins, « celui qui se promènera dans Dublin, « lorsque l'autre tiendra la mèche allu- « mée sur le baril.

« 3° Si l'on n'apporte pas aux deux ma- « rins toutes choses nécessaires à leur ex- « istence et à leurs amusements, lorsqu'ils « les demanderont.

« 4° Si les voisins s'écartent de leurs « maisons comme pour les isoler, et les « menacer ainsi de quelque attentat de la « police.

« 5° Les deux marins promettent sur « l'honneur de protéger nuit et jour la « ville et les propriétés des habitants de « Dublin, si les habitants de Dublin se « comportent bien à l'égard de deux infor-

« tunés, honorablement connus dans la « capitale de l'Irlande.

« 6° L'un des deux marins fera chaque « jour dans Dublin sa promanade de midi « à cinq heures ; tous les citoyens sont ivi- « tés à veiller sur lui ; si à cinq heures et « demie il n'était pas rentré, son camara- « de laisse tomber la mèche sur le baril, « et *Sakeville* saute comme l'*Orient* à Abau- « kir.

« Signé : Célestin et Xavier. »

Lorsque leurs dispositions furent prises et tout habilement calculées, Xavier sortit au milieu de la nuit avec une centaine de copies de cette proclamation, et il la placarda partout. Au lever du soleil. le shériff reçut une lettre des deux amis par laquelle il était invité à se rendre sur-le-champ chez eux, dans l'intérêt de la ville de Dublin.

A cette heure, Dublin n'avait pas encore ses yeux assez ouverts pour lire la proclamation des deux marins.

Le shériff, qui savait que ces deux enragés Français étaient capables de toutes les folies, oublia son rang, et se rendit à l'invitation. Il fut reçu dans la chambre à poudre avec une grande politesse de ponton. Célestin lui présenta un siége et lui dit :

—Mon honnorable shériff, prenez la

peine de lire cet exemplaire de la proclamation que nous avons affichée aux quatre coins de Dublin.

Le shériff regarda Célestin, prit le papier, mit ses lunettes, et lut en faisant un bond sur sa chaise à chaque article.

—Honorable shériff, dit Célestin, vous connaissez maintenant notre petite affaire aussi bien que nous ; il me reste à vous présenter notre palladium ; c'est une sainte-barbe à domicile qui est là devant vous, à fleur de plancher ; un petit volcan de poche....n'ayez pas peur... et ne criez pas ! ...au moindre cri, mon shériff, nous sautons par-dessus les cloches de Saint-Patrick. Regarder Xavier qui rapproche la mèche...une mèche qui brûle toujours, mon shériff ; c'est le feu de Vesta. Les vestales ont changé de sexe seulement. Que dites-vous de l'idée, shériff ?

Le vieux magistrat, immobile de surprise et d'effroi, regardait le cercle menaçant et noir fortement scellé dans le plancher.

Célestin prit une poignée de grains de poudre et la présentant au shériff.

—Voyez, dit-il c'est d'une qualité supérieure ; jugez de notre Vésuve domestique par l'échantillon. Emportez cela chez vous pour le faire analyser par vos chimistes ; ils vous diront si c'est de la graine d'oignon. Maintenant, nous vous rendons à votre liberté, monsieur le shériff.

Le viellard se leva sans oser faire paraître sur sa figure le moindre sentiment qui pût blesser deux ennemis terribles, et sans prononcer une parole ; car il ne pouvait parler que pour flétrir, en digne magistrat, le crime de ces projets incendiaires. Célestin et Xavier le conduisirent jusqu'à l'escalier, l'un l'obligeant de prendre l'échantillon de poudre dans une boîte. l'autre lui présentant la même allumée comme une sentinelle présente les armes à son chef.

II

Quelques heures après, il était facile de voir que la proclamation avait produit son effet. Aux environs du monument de Nelson, et devant le palais des postes, la foule de tous les jours était réduite à quelques groupes inquiets. Les constables inondaient *Sakeville*, mais en affectant de ne rien avoir d'hostile et de menaçant dans leur attitude. Dans le lointain, on apercevait le shériff qui s'était arrêté hors de la portée de l'éruption, et qui semblait, par ses gestes, recommander la prudence à ses interlocuteurs.

A midi, Célestin, en costume de marin de ponton, et la cocarde française à son chapeau goudronné, sortit hardiment sur

le pavé *Sakeville* ; et, quand il fut au milieu de cette rue d'une largeur immense, il se retourna pour échanger des saluts avec Xavier qui se montra un instant à la croisée, sa mèche allumée à la main.

Célestin marcha droit au shériff, et lui dit :

—La pièce est commencée, cela marche bien ; Dublin sera sage, et nous serons reconnaissants.

—Monsieur, dit le shériff, le service de la poste souffre beaucoup ; les boutiques ne s'ouvrent pas dans *Sakeville-Street* : voyez, il y a de l'inquiétude.

—Eh ! de quoi s'inquiète-t-on, honorable shériff ? nos intentions sont pures. Il fallait s'inquiéter lorsque la main d'un criminel incendia notre musée, et nous réduisit à l'indigence. Aujourd'hui, que Dublin fasse son devoir, et tout ira bien. Je vais commander notre déjeuner à l'hôtel du monde. Il va sans dire, shériff, qu'à la moindre douleur d'entrailles, nous vous accusons d'empoisonnement, et *Sakeville* saute en cent millons de morceaux. Tout est prévu, shériff, tout, même la tentative d'empoisonnement.

—N'ayez point de crainte, Monsieur...

—De crainte ! bah ! c'est à Dublin de trembler ! De crainte ! vous moquez-vous de moi ?...Depuis ma naissance à bord de l'*Indien*, je passe ma vie à mourir : j'ai vu

l'enfer à cinq ou six reprises, comme je vous vois.

—Mais, Monsieur, ajouta le shériff avec une voix douce et persuasive, renoncez à cette abominable folie !...à...

—Shériff, n'ajoutez pas un mot, ou je fais un signe et nous sautons par-dessus les nuages.

Puis, s'adressant à la foule qui l'environnait, le marin ajouta :

—Messieurs, je vous ordonne de vous retirer, j'ai besoin d'air ; laissez-moi seul.

En un clin d'œil la foule avait disparu ainsi que le shériff.

Célestin ressentit un juste sentiment d'orgueil en voyant avec quelle facilité une de ses paroles jetait la consternation dans le peuple de Dublin. D'un pas majestueux, il s'achemina vers l'hôtel de Greamesh, et il demanda d'une voix maritime et provençale qu'on lui servît à déjeuner.

Toute la domesticité des deux sexes, le *land-lord* en tête accourut aux ordres de Célestin ; on lui servît trente plats sur une table, et des vins d'Oporto, de Sherry et de Claret. Le repas terminé, il fit un choix dans les plats intacts, les mit dans une corbeille, et appelant le *land-lord*, il lui dit :

—Monsieur, ceci est pour mon frère Xavier, c'est son déjeuner ; maintenant,

donnez tout ce que j'ai laissé à ces groupes de pauvres femmes qui ont assisté par les croisées à mon déjeuner.

Le maître de l'hôtel s'inclina en faisant un signe très-expressif d'obéissance aux volontés du baril de poudre voisin, représenté par le marin français.

Célestin fit le signal convenu avant d'ouvrir la porte de la chambre volcanique, et Xavier approcha la mèche allumée du baril de poudre. Célestin referma la porte à triple tour, et déposa les provisions sur une table.

—Serre-moi les mains, Xavier, dit-il en s'asseyant : tout marche bien ; la machine est admirablement bien montée ; Dublin est à nous...Quel déjeuner je viens de dévorer chez Greamesh ! quels vins ! quels domestiques charmants ! Déjeune, déjeune à ton tour, mon ami ; j'ai commandé notre dîner pour sept heures....

—Et le shériff ? le shériff, dit Xavier en découpant un *rumpsteake* au jambon.

—Le shériff a peur ; il nous connaît, tout Dublin nous connaît, Xavier ; on sait que nous sommes gens à mettre le fait après le menace. La police est embarassée ; elle ne trouve rien. En rentrant j'ai rencontré un monsieur qui m'a abordé poliment et m'a dit : Au nom de Dieu capitaine, n'oubliez pas de rentrer à cinq heures.—Quel intérêt avez-vous à cela ?

lui ai-je demandé. — Je suis Richard Schwab, votre voisin. — Ah ! je comprends, lui ai-je dit ! eh bien ! soyez tranquille, je serai sage ; mais que Dublin soit sage aussi ? M. Richard m'a répondu de la sagesse de Dublin.

—Parbleu ! s'écria Xavier, si Dublin nous vexe, nous l'enverrons promener dans la lune.

—Oh ! il sait bien. Vraiment, je suis enchanté de la vie qui s'ouvre devant nous. J'ai cent projets dans la tête..... D'abord, je vais demander en mariage la fille de Richard Schwab, notre voisin.

—Ah ! mon Dieu ! Célestin !.....

—Et je te marie, toi aussi, du même coup ; je te donne la fille de M. Greamesh, une rousse charmante qui a douze mille livres de dot, cent mille écus !.....

—Mais que nous importe la dot, Célestin ! nous sommes emprisonnés ici pour toute la vie ; comment jouir d'une dot ?

—Et ! qui connaît l'avenir ! Prenons toujours la dot si elle se présente. Demain je demande miss Schwab pour moi, et miss Greamesh pour toi.....

—Et si l'on nous refuse ?

—Nous sautons...c'est la réponse à tout ...Nous ne sauterons qu'une fois..Demain je me fais meubler deux chambres nuptiales par le premier tapissier de Dublin, Nous aurons deux noces superbes....

—Où donc ?

—Où ? chez Greamesh ; dans des salons magnifiques. Toi tu passeras le premier, moi le second ; il faut toujours que l'un de nous deux garde ce volcan. Nous invitons à nos noces toute la haute société de Dublin ; nous dansons jusqu'au jour ; nous dévorons dans un festin et dans un bal cent mille francs....

—Et qui paiera ?

—Parbleu ! Schwab et Greamesh, nos beaux-pères, paieront.

—C'est juste, Célestin ; mais après, comment tout cela finira-t-il ?

—Ah ! qui sait ? Cela ne finira peut-être pas. Il n'est pas nécessaire que cela finisse. Cela commencera tous les jours, j'ai même le projet de me faire nommer maire de Dublin, et toi préfet du département de l'Irlande. En attendant de donner un essor fabuleux à notre ambition, commençons par les choses aisées ; marions-nous : lorsque nous aurons des enfants, nous les établirons avantageusement dans les trois royaumes.

Cette conversation fut interrompue par un fracas tumultueux de musique anglaise qui remplissait Sakeville-Street. Célestin ouvrit et ferma la porte, toujours avec les précautions d'usage, et descendit dans la rue, où il ne manqua pas de rencontrer son voisin Richard qui semblait attaché à tous ses mouvements.

—Qu'est-ce que cela ? demanda vivement Célestin à M. Schwab.

—C'est le *festival* de Dublin qui passe, répondit poliment M. Richard.

—Et où va-t-il ce festival enragé ?

—A *Town-Hall.*

—Et que va-t-elle faire à *Town-Hall*, cette musique de damnés ?

—Elle va accompagner trois cents choristes qui chanteront le *Great-God* et la *Création* de Hænde!

—Monsieur Richard Schwab, allez dire à ce festival que j'aime la musique, et que je veux entendre le *Great-God* et la *Création*, sous ma croisée, là, ce soir avant le coucher du soleil.

—Capitaine, dit Richard, nous allons tâcher de vous arranger cela.....

—Comment ? vous hésitez !

—Non, non, rien n'est si aisé, je vais voir le shériff. Nous vous apporterons le *festival.*

Célestin remonta chez lui et annonça à Xavier le concert du soir qu'il venait de recommander à M. Richard.

—Ce sera un beau triomphe, lui dit-il, si nous avons cette armée de musiciens.

Et il se mit à la croisée pour entendre le *festinal.*

Une heure avant le coucher du soleil, on vit poindre à l'extrémité de Sakeville M. Schwab triomphant ; il servait d'avant-

garde au festival. L'armée des exécutants défila dans cette rue, la plus large de toutes les rues de l'univers, et se rangea en bataille devant *Post-Office*. Une symphonie servit d'ouverture ; chaque musicien, selon l'usage, joua son air favori, avec cette noble indépendance qui caractérise l'artiste anglais. Ensuite trois cent gueules se précipitèrent sur Hændel et le déchirèrent sans pitié.

Célestin, du haut de sa croisée, remercia les choristes et les musiciens, et dans sa munificence de roi, il ordonna à Greamesh de désaltérer toute cette armée avec la brasserie de Luxton.

Greamesh s'inclina.

Cependant il était aisé de voir que Greamesh se contraignit violemment pour ne pas laisser échapper un violent désespoir.

A neuf heures du soir, la nuit étant fort sombre à cause d'un orage du commencement de l'été, Célestin ne put résister à l'envie de sortir, mais dans le plus grand incognito, pour entendre les conversations qui se tenaient à leur sujet dans les promenades publiques. Il y avait beaucoup de monde à *Phœnix-Park*. Le marin se glissa ténébreusement dans les groupes et sa curiosité eut lieu d'être satisfaite. On ne parlait que de la mise en état de siége de Dublin par les deux marins français.

Des ouvriers de Richard Schwab, des employés de *Post-Office*, des convives habitués de Greamesh, tous plus immédiatement intéressés que les autres citoyens à cette étrange affaire, se faisaient remarquer par la violence de leurs propos.

—Il n'est pas juste, disait-on dans ce groupe, que deux ou trois personnes riches payent pour toute la ville. Voilà cette folie du festival qui a pris encore deux cents livres dans la bourse de M. Greamesh. — D'autres voix disaient : Si ces fantaisies de marins se prolongent, Greamesh et Richard sont ruinés en huit jours.—C'est évident.—Et que voulez-vous qu'on fasse !—On a écrit hier au gouvernement.—Belle ressource ! Le gouvernement ne fera rien.—Il enverra des troupes.—Eh ! ils se moquent bien des troupes ! Le plus fâcheux, c'est qu'il se forme à Dublin un parti pour ces deux marins. —Un parti ?—Oui, les pauvres sont pour eux. Ce soir, les musiciens, ivres de porter et d'ale, ont crié : *Houra for Celestin !* et c'était Greamesh qui payait !... Oh ! cela ne peut pas durer.—Entendez, entendez donc ! les choristes du festival ont composé un chanson.

La naïade du houblon est tarie ;
Houra pour Célestin ?

La foule courut vers la procession qui

traversait Phœnix-Park, Célestin se retourna et se vit face à face avec M. Richard.

—Ah ! je ne vous quitte pas, lui dit M. Richard à voix basse.

—Prenez garde, monsieur Richard ; ne jouez pas le rôle de mon ange gardien, prenez garde !

—Capitaine, rentrez, rentrez, il est tard ; votre ami fera quelque mauvais coup.

—Soyez tranquille, mon ami a mes instructions...A propos, monsieur Richard, il faut que vous me donniez un conseil ; prenez mon bras et causons en bons voisins.

—Capitaine, je serai charmé de vous donner un conseil.

—Oui, chemin faisant, donnez-moi un conseil...J'ai envie de me marier ; qu'en pensez-vous ?

—Mais....capitaine...je pense....

—Vous comprenez, monsieur Richard, que nous ne pouvons pas vivre, Xavier et moi, dans cet isolement ; nous avons des devoirs à remplir envers la société.....

—Eh bien ! je pense que si vous avez au cœur quelque amour de jeunesse.....

Non, monsieur Richard, non, et tous nos amours de jeunesse sont pauvres : aujourd'hui nous avons des prétentions ; nous visons aux héritières. Le beau sexe est superbe à Dublin ; nous avons fait notre choix.

—Ah ! dit M. Richard d'une voix étouffée, vous avez fait un choix ?.....

—Deux choix .....Croyez-vous que les familles consentiront à nous établir ?...

—Mais pourquoi pas ? dit le voisin d'une voix tremblante. N'êtes-vous pas braves jeunes gens ?.....

—C'est que nous disons....

M. Richard tomba dans une profonde rêverie, et après avoir gardé quelque temps le silence, il dit à Célestin.

—Écoutez, capitaine, vous m'avez demandé un conseil. je veux vous donner un conseil d'ami ; me le permettez-vous ?

—Donnez, mon voisin.

—Vous allez vous préparer une vie d'enfer, croyez-le bien ; Dublin vous doit une réparation, il vous le fera, j'en suis garant. La société d'assurances, M. Greamesh, l'administration des postes et moi, nous ferons un sacrifice ; nous vous enrichirons d'un seul coup, et nous vous mettrons sur le chemin de France avec deux cent mille francs dans votre portefeuille et la liberté.

Célestin s'arrêta, et, fixa ses yeux dans les yeux de M. Richard.

—Mon voisin, dit-il après une longue pause, quand nous aurons cette fortune en portefeuille et que nous aurons éteint notre mèche, comme des imbéciles, on nous pendra.

—Oh ! s'écria M. Richard, ne craignez rien ; cent notables de Dublin, le shériff en tête, et moi, nous jurerons sur l'Écriture sainte qu'on ne vous fera aucune violence et qu'il vous sera permis de revoir votre pays avec votre fortune et votre liberté.

—Cela demande réflexion, mon voisin ...Écoutez, voici un terme moyen....vous donnerez 200,000 fr. à mon ami Xavier ; il partira, et j'attendrai à Dublin qu'il soit arrivé en France ; toujours sans quitter, moi, le baril de poudre. De cette manière au moins, vous ferez un heureux, et il n'y en aura qu'un de pendu.

—Il n'y en aura point.

—Acceptez-vous ma proposition, voisin ?

—Oui.

—Eh bien ! j'accepte la vôtre. Occupez-vous de l'affaire sur le champ.

—A la minute, capitaine ; le sol brûle ; il n'y a pas de nuit. A l'aube, je vous attends chez Greamesh.

—Adieu, mon voisin.

—Bonne nuit, capitaine ; vous me verrez avant le soleil.

Célestin tomba bientôt dans les bras de son ami, lui conta son entrevue avec le voisin, et ils exécutèrent à deux une ronde de réjouissance autour du volcan.

A l'aube, les cent notables, les 200,000 fr., le shériff et la Bible étaient dans la

maison de Célestin, Xavier descendit, reçut le serment et les billets de banque, et partit pour Kingstown dans la chaise de poste de M. Richard.

Célestin gardait le volcan.

Xavier, en arrivant à Calais, écrivit une lettre à son ami, en lui disant qu'il l'attendait, l'œil fixé sur la Manche. Célestin sortit hardiment, la lettre de Xavier à la main, et sa mèche éteinte. Le peuple l'accompagna sur la route de Kingstown aux cris mille fois répétés de *Houra for Celestin !*

En ce moment, Xavier et Célestin vivent dans le coin le plus fertile du département des Bouches-du-Rhône ; ils sont membres de la Société d'agriculture, et les premiers agronomes du Midi. Célestin a inventé un semoir mécanique, et mérité une médaille d'or à la dernière exposition.

MÉRY.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

—

	Pages
Avis des Éditeurs	1
Le meurtrier d'Albertine Renouf	1
Le Choix d'une Femme	65
Un Espion Fédéral	161
Un Acte de Désespoir	199